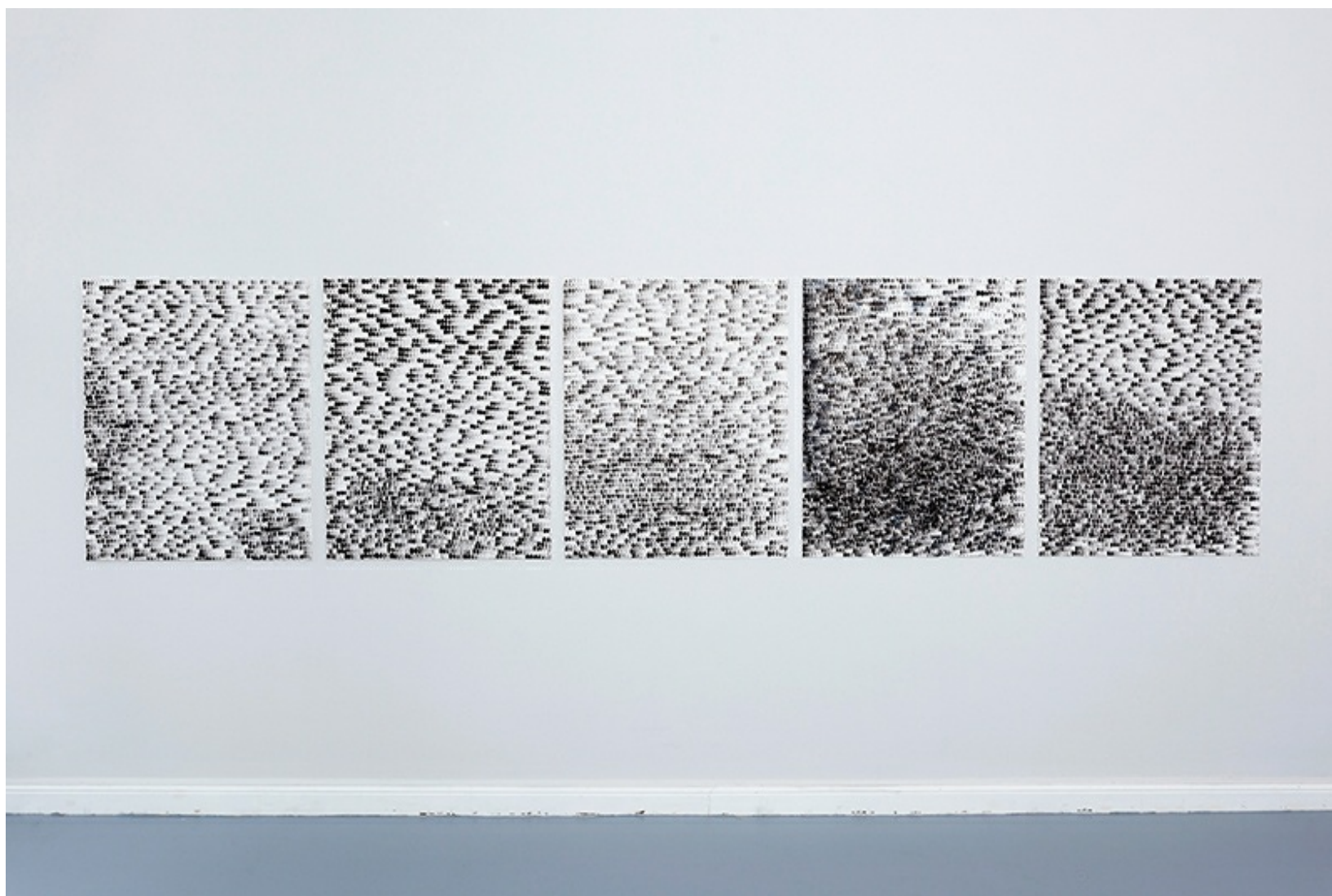




LE POIDS DES EMPREINTES D'ALICE MUSIOL ; L'ABSTRACTION EN AUTO- PORTRAIT.

L'identité personnelle, la conscience de celle-ci et les rapports qu'elle entretient au reste du monde, aux semblables si différents, aux groupes ; voilà un thème que l'art n'a pas fini d'explorer. Et que la langue peine, elle aussi, à parfaitement saisir : c'est sans grand mal que l'on peut avancer que je et nous sonnent comme des coquilles vides. Ce thème du je et du nous l'artiste allemande Alice Musiol semble l'explorer dans sa série Weight.

Lorsque pour la première fois, au détour d'une curiosité, le regard croise la série Weight de l'artiste allemande, née à Katowice (Pologne), Alice Musiol, il est d'abord saisi d'une sorte d'incompréhension. Non pas que les œuvres ne soient pas saisissables, elles le sont même au contraire que trop. Ces grands formats noircis, de manière à priori aléatoire, par l'index de l'artiste parlent directement aux yeux du curieux. Il ne les comprend pas, mais quelque chose d'étrangement limpide s'en dégage. La répétition de l'index, signe de la main, et par extension de l'homme. Quelque chose de terriblement

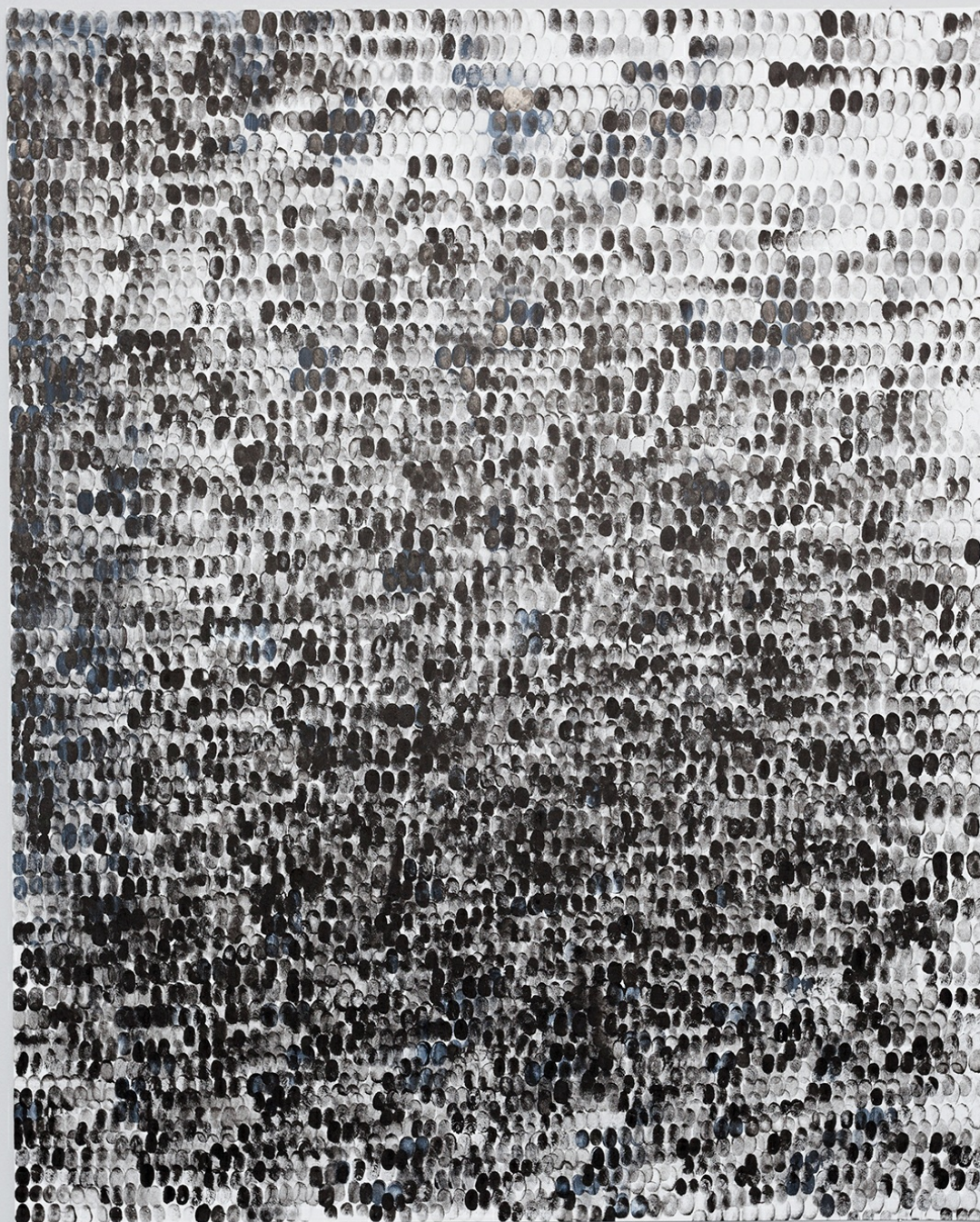
archaïque, pariétal, profondément humain. Une limpidité que le titre vient cependant abruptement briser, fracturer, éclater, pour indiquer une lecture inattendue, dépassant peut-être, autant qu'englobant la lecture « humaine » de l'œuvre. Weight c'est comme cela qu'a choisi de nommer l'artiste cette série de grands formats sur papier qui dominant de toute leur hauteur le regardeur. C'est par le prisme de ce titre que la première impression est irrémédiablement dépassée, et que le regardeur s'abîme en contemplation, aspiré totalement par l'œuvre. C'est par le titre, et ici soulignons son rôle rempli à merveille de porte d'accès à l'œuvre, qu'il est possible de déployer son appareil critique raisonné ; l'apparente contradiction formelle du titre Weight avec l'objet qu'il désigne, pousse à l'interrogation prolongée de l'œuvre. Le titre, voilà en tout cas le fil conducteur que nous nous proposons de suivre ici, il sera notre guide autant que notre outil pour mieux cerner, et atteindre, l'œuvre d'Alice Musiol. Un parcours dans lequel nous ne serons pas seuls, puisque Chardon a obtenu de l'Artiste un entretien, permettant sans aucun doute à chacun de mieux comprendre le sens de sa pratique.

WEIGHT : LE DOUBLE POIDS FORMEL.

Plastiquement le titre peut sauter aux yeux comme étant sans rapport avec ce qu'il désigne matériellement. Effectivement la série est composée de

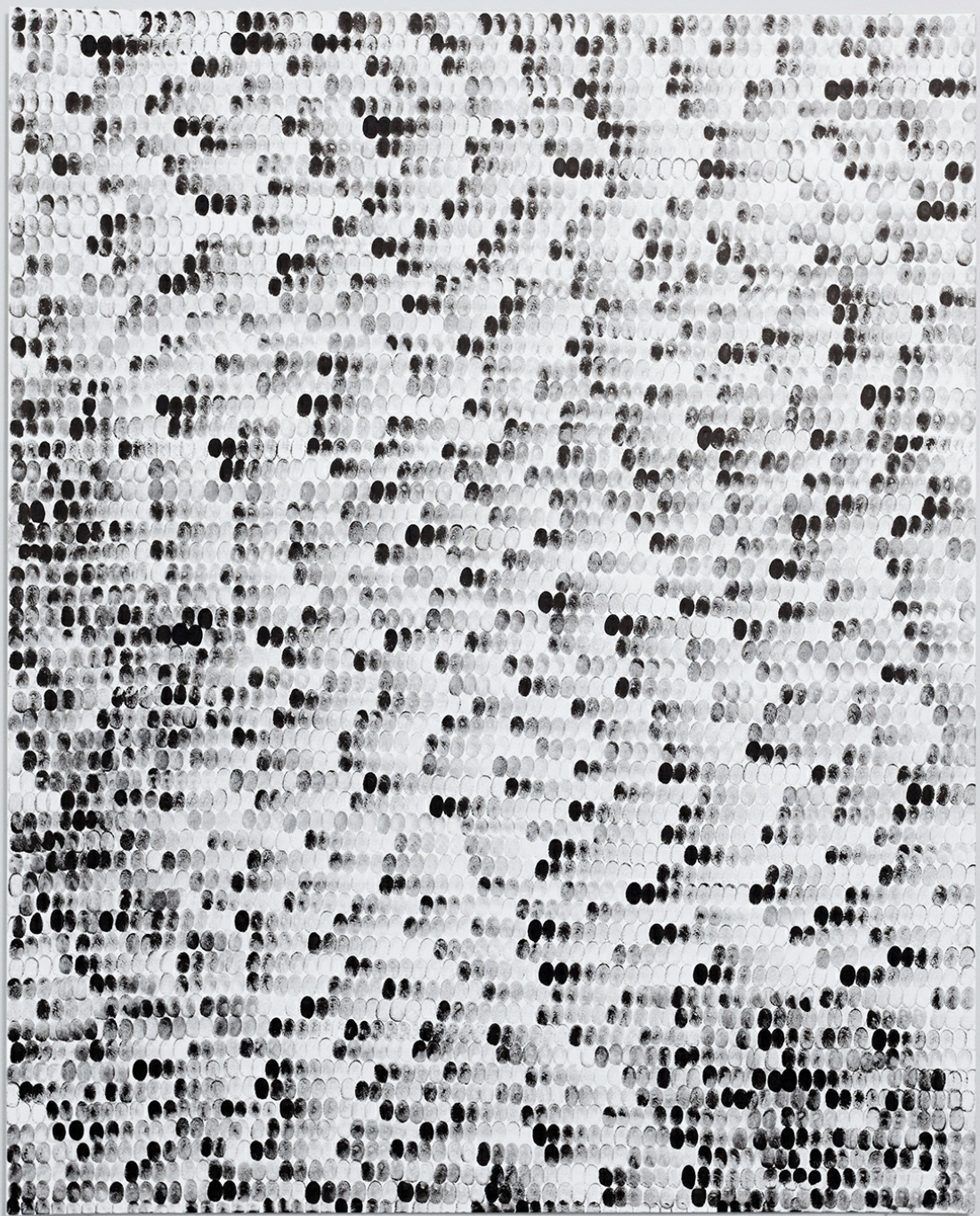
papier et de carton, or il est difficile de nier qu'il ne s'agit pas là de matière particulièrement lourde. Il faut dès lors, cette constatation faite, se détourner d'une recherche de justification via la matière, et en chercher une plus satisfaisante du côté de l'esthétique. Car si les œuvres font « poids » c'est définitivement de ce côté-ci qu'il faut à présent creuser. Deux points sont alors à prendre en compte : la taille des œuvres et ce qu'elles figurent. Deux éléments certes distincts, mais que l'on peut cependant analyser à travers cette idée de « poids ». Et qui chacun à sa manière peut apporter les justifications nécessaires à la compréhension du titre. Les formats, premiers éléments de notre équation formelle, ne sont pas sans poser de problème, car comme le pluriel l'indique, la série ne se décline pas autour d'un format unique. L'artiste a choisi deux dimensions pour ses travaux ; un petit format d'une part (29,8x21cm) réservé aux pièces sur papier, et un format plus grand (101x81cm) utilisé lui, de manière exclusive, pour les pièces sur carton. Une différence de taille qui s'accompagne donc d'une différence de matière, mais des différences qui lorsqu'elles sont prises sous l'angle de la question qui nous intéresse ici, nous conduisent à une aporie. Si effectivement la construction monumentale de la répétition digitale, tel que c'est le cas dans l'installation Casting Clouds présentée à Cologne, utilisant comme support les murs même de la galerie accueillant l'artiste, si cette construction monumentale de la répétition digitale crée chez le regardeur la perception de « poids », celui-ci est en quelque sorte submergé, écrasé, par la création de l'artiste, il n'en est en revanche rien pour des formats avoisinant

« seulement » un mètre par un. Il nous faut donc délaissier pour un instant la piste de la taille, pour nous diriger vers le cœur de l'œuvre elle-même, son sujet, ce qu'elle figure. La technique utilisée par Alice est relativement simple, elle est en tout cas claire, après avoir enduit son index d'encre, elle le presse contre son support, imprimant ainsi son empreinte sur la surface plane et vierge. C'est dans cette gestuelle particulière que se rencontre sans doute, pour la première fois, la justification de Weight. Le titre ne se référant peut-être pas plus à l'œuvre elle-même, qu'à la manière dont celle-ci fût portée au monde. Weight évoquerait dans cette perspective le poids de l'artiste, ce même poids qui lui permet de presser son index, et d'imprimer ainsi son empreinte. Un poids qui transparaît clairement dans les différentes empreintes, plus où moins encrées, selon la pression (et donc le poids) exercée sur le doigt.



Voilà donc ce à quoi ferait référence le titre de la série, et bien que l'explication paraît raisonnable, sinon raisonnée, elle en reste imparfaite. Imparfaite car elle prend en compte uniquement une gestuelle certes répétitive, mais qui n'en reste pas moins individuelle. Elle prend en compte les empreintes une à une, et non en série. Si nous choisissons de regarder les choses, de nous interroger, de manière plus large l'explication paraît donc relativement insatisfaisante, ou du moins semble-t-elle être complétée par une notion purement esthétique. Nous disions plus haut que les empreintes semblaient être réparties sur le papier/carton de manière à priori aléatoire, au gré de pulsions et d'envies de l'artiste. Chaque membre de la série pris l'un après l'autre peut donner cette impression, et c'est cette impression que l'on pourrait retenir le plus facilement, mais cela serait nier la logique sérielle qui anime le travail de Musiol pour ce projet. Ainsi, lorsqu'on reprend la série complète, on se rend compte d'un déplacement des zones blanches, d'une répartition consciente des empreintes et de leurs intensités. Si à chaque création correspond un mouvement interne, celui-ci ne paraît intelligible, ou véritablement remarquable, qu'une fois la série prise en conscience ; car c'est bien une fois intégré la logique de répétition dans la réflexion, que celle du hasard s'efface ou du moins s'estompe. Mais qu'est-ce que cela signifie pour la question qui nous hante ? Qu'est-ce que cela veut dire ? De manière très prosaïque nous dirons qu'au poids du corps de

Musiol sur la matière, répond le poids de l'encre face au blanc. L'encre vient « alourdir » visuellement le papier/carton, l'encre vient créer des espaces distincts de vide et de plein. Autrement dit, on pourrait parler dans la création d'un processus d'ajout de « poids ». Nous pouvons cependant aller encore un peu plus loin, et voir dans cet ajout de poids esthétique, un ajout de poids symbolique. Nous reviendrons plus loin évidemment sur la symbolique du travail de l'artiste allemande, mais nous pouvons d'ores et déjà dire qu'en ajoutant son empreinte à la surface, en transformant le carton ou le papier en œuvre, Alice ajoute à la matière légère le poids « historique », on dira aussi charismatique, de l'œuvre. La matière se trouve de ce fait alourdie dans une sorte de sacralisation par la création : il ne s'agit plus simplement de papier sans importance, mais d'œuvres.



Weight VII ink on cardboard 101x72cm

A ce stade-là nous sommes forcés de reconnaître l'incroyable logique qui supporte le choix du titre *Weight* pour la série. Il s'impose sur tous les plans, de la gestuelle utilisée à la construction esthétique de l'œuvre. Jusqu'à une sorte de méta-symbolisme, ou transmutation de la matière, ce titre apparaît comme valide. Pour autant, malgré ce commentaire, nous ne pouvons encore pleinement la saisir, cette série ! Nous avons survolé son externalité, sans véritablement nous intéresser à ce qu'elle incarne. En d'autres termes, si par le titre nous avons pu mieux comprendre la surface, l'apparence directe de l'œuvre, nous n'avons pas réellement exploré l'œuvre en elle-même. La question que nous pouvons alors légitimement nous poser est la suivante : pouvons-nous réellement explorer l'œuvre en gardant comme fil conducteur ce poids qui lui a donné son titre ? Jusque là nous avons effectivement conduit notre exploration, une seule idée en tête : comprendre le sens du titre, et cette recherche ne nous a laissé suffisamment d'espace seulement pour apprivoiser la surface des créations de l'artiste allemande. A peine après avoir dit cela, on est alors tentés de changer notre fusil d'épaule, et de nous prémunir d'un autre outil pour explorer le « cœur » même de l'œuvre qui nous est offerte. Et ainsi à la place de nous échine plus longuement sur cette idée de poids, nous embrasserons volontiers celle de l'empreinte, de toute évidence centrale dans la proposition de Musiol, puisque c'est tout à la fois le sujet et médium. Mais ne serait-ce pas alors faire une présupposition

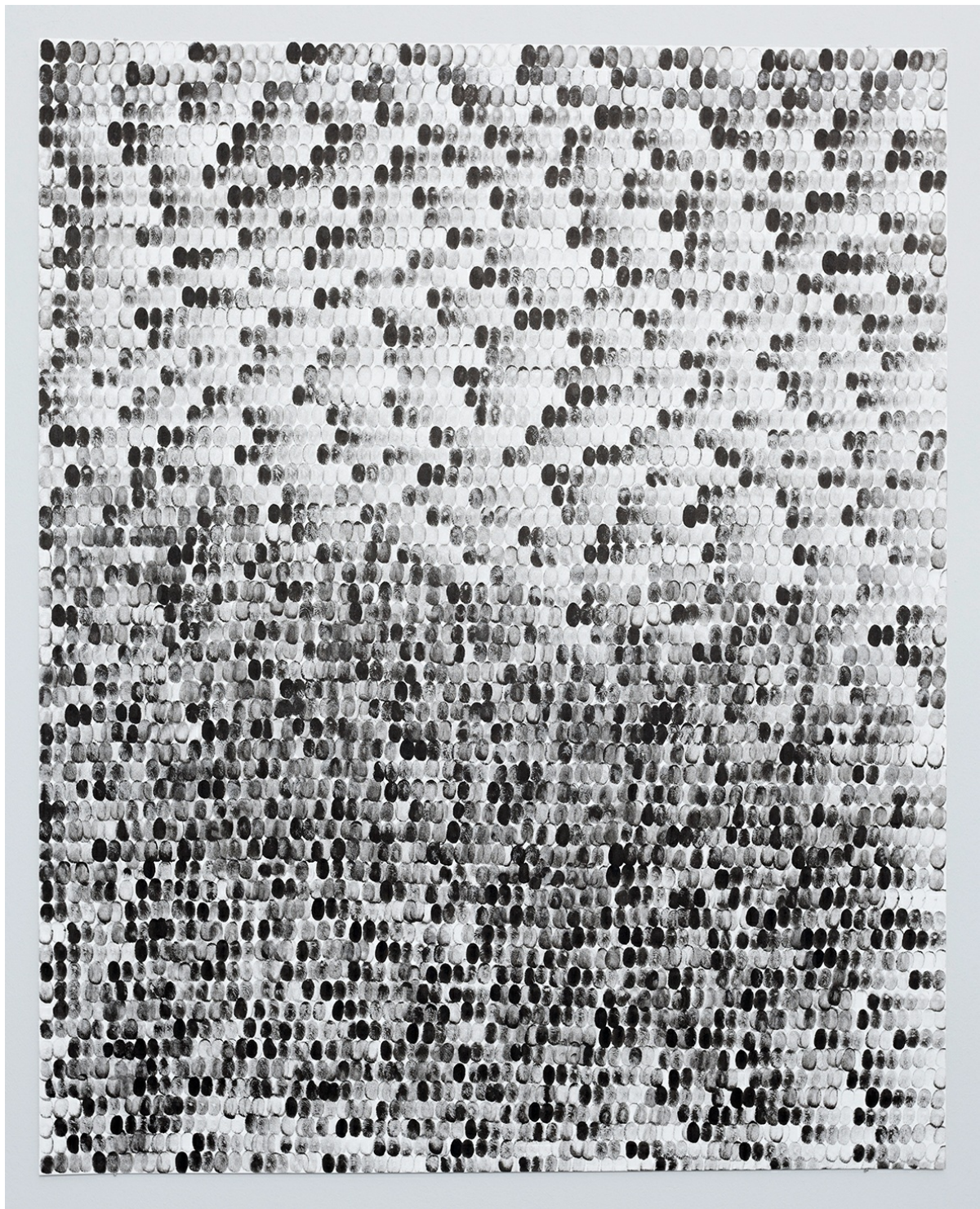
maladroite, voire même bancale ? Effectivement pareille stratégie reviendrait à un évitement, et d'une certaine manière nous conduirait à implicitement reconnaître que le titre ne fut donné à l'œuvre que pour sa superficialité. Une attitude dérangeante, et qui en creux se révèle être vide de sens : admettons que nous décidions pour explorer le fond de l'œuvre d'utiliser le prisme de l'empreinte, très vite nous serions obligés d'admettre la compréhension de l'empreinte comme étant un poids... La boucle semble dès lors boucler, et c'est bien par ce même prisme du poids qu'il semble bon d'approcher le sens des empreintes figurer. Après tout, il n'y a rien de bien étonnant à cela, à bien y réfléchir c'est même d'une incontestable rigueur : si le titre permet de si bien comprendre la forme, et que la forme est lié au fond, ce même titre doit nous (c'est logique) permettre de comprendre le fond. C'est après tout bien ce que l'on voit à l'œuvre dans cette idée du médium étant également sujet.

LE POIDS DES EMPREINTES ! JE, TEMPS, ET ABSTRACTION ?

Nous l'avons souligné plus haut, les encrages digitaux de Musiol créent un poids esthétique autant que symbolique sur le papier ; visuellement ils alourdissent le regard en créant des contrastes entre des zones obscures et lumineuses, et symboliquement ils ajoutent à une matière non-considérée l'aura d'une œuvre d'art car réceptrice d'une marque humaine consciente et

étudiée. Mais il s'agissait là de considérations extérieures à l'empreinte elle-même, qui la considéraient en rapport aux matériaux sur lesquels elle s'exprimait, et non simplement pour elle-même. Il est donc assez évident que l'empreinte recoupe une symbolique beaucoup plus large, et complexe que ce que nous avons déjà évoqué, et que sa répétition en série ne fait qu'ajouter à ce pouvoir symbolique. La question qui nous préoccupe est certes de savoir comment ces empreintes peuvent être réunies sous le titre de Weight, cependant chercher à répondre à cette interrogation ne peut se faire sans comprendre l'empreinte. N'ayons alors pas honte et osons le radical, voire enfantin : une empreinte c'est quoi ? Car c'est précisément là qu'il nous faut commencer. Et sous ses apparences naïves, cette simple et rapide question soulève déjà deux points particulièrement intrigants : une empreinte est autant un objet lié à l'existence d'un individu, qu'elle est un objet temporel. Comprenons que l'empreinte recoupe deux champs, et un paradoxe : le temps et son passage d'un côté, l'existence d'un je de l'autre, et le paradoxe de l'éphémère-immortel qui unit les deux – une empreinte est par essence liée à une existence éphémère, et est donc éphémère, mais sa position d'empreinte l'exclut par là même de sa propre éphémérité sans pour autant lui retirer sa dimension d'empreinte. L'empreinte est donc loin d'être un objet simple, unidimensionnel, tout comme elle est loin d'être une figuration anodine. Mais maintenant que nous savons ce qu'est, ou peut être une empreinte, comment comprendre celle-ci dans le travail d' Alice Musiol ? Surtout, comment comprendre celle-ci au regard du titre choisi par

l'artiste ?



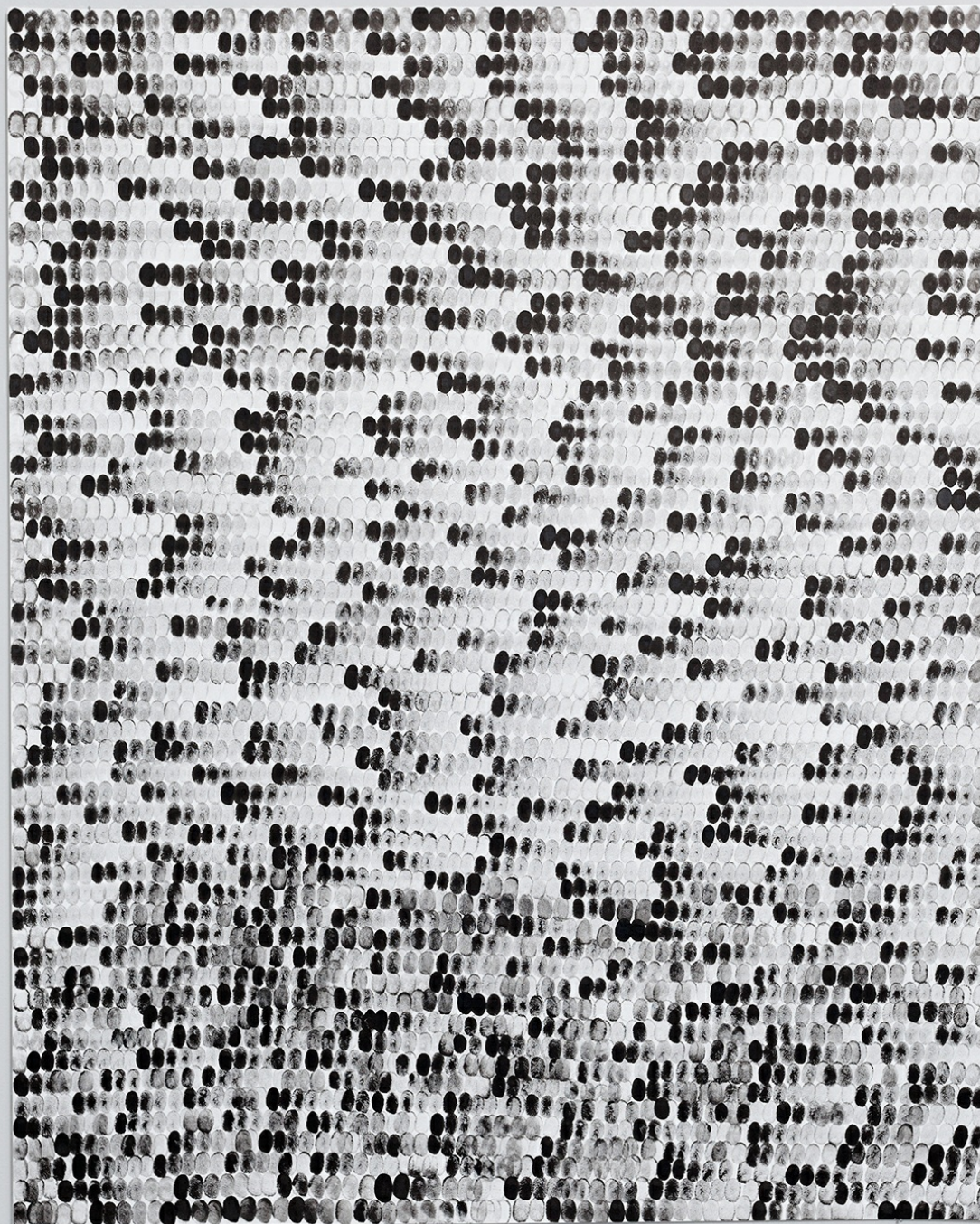
Considérons d'abord la dimension symbolique du je dans l'empreinte de Musiol, et concentrons-nous sur comment cette dynamique de l'empreinte comme signe de l'individu peut se comprendre dans le travail de l'artiste. On dit souvent de manière un peu topique, un peu rapide, que l'artiste s'implique toute entière dans son œuvre. Si on peut être prompts à faire mentir pareille idée, elle est pour autant ici on ne peut plus d'actualité. Alice Musiol est totalement impliquée dans sa série Weight, on ira même jusqu'à dire qu'elle en est le moyen autant que le sujet. Il s'agit de son empreinte, or quoi de plus personnel, voire intime, que sa propre empreinte ? C'est l'incarnation réelle de l'individu, la matérialisation stricte de son individualité. Alice s'incarne dans son œuvre, mais comme nous l'avons déjà exprimé plus haut, l'empreinte n'est pas seulement le sujet de l'œuvre, c'en est également le médium d'expression via une pression du corps. C'est donc, si nous synthétisons ces deux idées, tout le corps de Musiol qui s'incarne dans la série, tout son corps qui devient le sujet de la série. Weight c'est en quelque sorte le poids de l'artiste elle-même : son poids symbolique d'individu s'exprimant, et son poids physique d'être humain. On pourrait dès lors s'aventurer et parler d'auto-portrait dans cette série, un autoportrait fascinant, rageusement pariétal, aussi finalement total que partiel. Partiel car il dépasse évidemment la figuration, et ne révèle rien du physique de l'artiste. Total, car il nous livre son identité individuelle la plus certaine au-

travers de l'empreinte, et la connaissance de son corps la plus formelle au travers du poids qu'il imprime contre le papier. Ce serait donc ça le véritable sujet de la série ; un étrange et rafraîchissant autoportrait, qui ne se laisse pas apprivoiser au premier regard mais au contraire deviner par différents jeux rhétoriques. Cependant, comment dès lors comprendre la répétition, et les mouvements, créés par les différences d'intensité de l'encre qui l'animent ? A priori on pourrait avancer que les deux éléments, logique sérielle et création de différenciation visuelle, tendent dans une même direction : toujours à créer, selon le prisme de l'auto-portrait, une certaine corporalité, lui donner une certaine intensité, lui rendre une image lisible et nuancée. On pourrait, pour être plus clairs, dire qu'il s'agit dans la répétition non-identique de l'empreinte d'une manière de créer les différentes subtilités d'une individualité humaine. Mais si cela est effectivement séduisant, ne pouvons-nous cependant pas aller plus loin ? Toutes ces traces d'un Je, ne peuvent-elles pas conduire à la création d'un Nous dans l'œuvre de Musiol ? Si la piste de l'auto-portrait est sans doute celle qu'il nous faut suivre, il n'en reste pas moins que cette idée d'une mise en scène de la société, et non pas sociale, est intéressante. On pourra alors dire que Weight dépasse l'auto-portrait personnel, pour devenir celui du groupe. L'empreinte d'une certaine manière, tout en étant liée à une existence singulière, est le symbole même de l'homme et de son humanité. Des portraits de groupe donc, ou lorsque le je(empreinte) est répété plusieurs fois sur un espace limité, le reste étant laissé au blanc, un nous groupe apparaît et fait poids. Dire donc qu'il y a un

double auto-portrait n'est pas impossible, et même plutôt acceptable, d'une part le portrait de l'artiste, et de l'autre celui d'une humaine dressant le portrait de son humanité ainsi que de ses mécanismes de groupement.

Au-delà de l'empreinte-identité il y a cependant l'empreinte-temps. Comme nous le disions plus haut, une empreinte n'est pas simplement un trait physique caractéristique, c'est également un lien temporel fort, une trace. L'empreinte c'est précisément même la première trace laissée par l'homme, en direction d'un autre sinon de lui-même. Cette dimension pariétale n'est pas anodine dans le travail d'Alice Musiol, et c'est même un axe à part entière ; car après le poids de l'identité, ce que désigne l'empreinte c'est peut-être bien le poids du temps. Et une fois en tête cette idée de poids du temps, plusieurs traits paradoxaux apparaissent dans la pratique de l'artiste allemande. D'abord il y a un affrontement entre l'éphémérité de la matière et la persistance que présuppose une empreinte. Une trace digitale est quelque chose que l'on oppose au temps, qui est censée durer et se jouer de son inévitable assassinat. Quelque part nous pourrions rapprocher l'empreinte primitive du tag nominatif des années '90. Il procède du même fonctionnement, de la même logique de marquage de son passage. Mais au mur, solide et durable, Musiol a substitué la feuille de papier et le carton, matériaux par essence destinés à une consommation éphémère, et abrupte : sans lendemains. Ainsi, il y a une sorte de paradoxe entre la gestuelle de l'artiste et la matière utilisée pour exprimer celle-ci, une sorte d'anicroche.

Seulement dire qu'il y a un paradoxe, ce n'est pas dire qu'il y a aporie, ou défaut de construction, au contraire d'ailleurs c'est souvent admettre l'existence d'une pluralité de rigueur constructive. En faisant se rencontrer les deux matériaux avec une gestuelle à la temporalité longue, pensée pour être immortelle, Musiol sacralise le papier et le carton. Elle les fait sortir hors de leurs existences éphémères pour leur faire rencontrer le mur préhistorique ou la photo témoignage. C'est dans cette rencontre antinomique entre une pratique et son support que se forme l'œuvre, et plus encore que se forme la réflexion de l'esprit créateur par rapport à l'objet qu'il crée. Ce que l'on voit apparaître là, dans cette sorte de jeu sur l'attendu matériel, c'est le dialogue interne de l'artiste en rapport avec sa propre œuvre.



Prenons un rapide instant ici pour nous pencher sur ce dialogue qui apparaît avec le jeu matériel, n'est-il pas présent dès le choix de l'empreinte ? Une empreinte, c'est nous venons de le voir l'incarnation de deux concepts, le temps et l'individu, c'est donc une figuration. Et en utilisant ses empreintes, Alice crée une œuvre figurative, réaliste même, sinon hyper-réaliste. Mais en même temps, en créant une répétition, en utilisant cette empreinte comme simple médium, l'artiste donne naissance à des œuvres formellement abstraites. Il y a donc dès le début, dès le premier doigt dans la première encre, une conversation menée en paradoxe, une conversation à double pivots : l'artiste figure-t-elle son empreinte ? Ou l'utilise-t-elle pour créer en abstraction ? C'est cette racine, cet embranchement de l'empreinte-symbole et de l'empreinte-médium, qui offrent toute sa saveur à la série de Musiol, tout son goût et son énergie intellectuelle. L'artiste se place sur cette fine ligne où l'on ne sait finalement pas tout à fait comment voir, comment recevoir, et comment comprendre.

Si la série ne nie pas le regardeur, elle se fait pour autant sans lui, sans avoir conscience de lui. Elle est avant tout par et pour l'artiste, une sorte de méditation aussi abstraite que figurative sur l'humain, son identité et sa propre humanité. C'est pour cette raison qu'un peu plus haut nous évoquions la possibilité de naissance d'un nous social et non pas d'un nous

sociétal : il ne s'agit pas plus d'une œuvre à portée sociologique qu'elle n'est à ambition politique. D'ailleurs cette méditation, ou cet aspect méditatif, est clairement mise en valeur par la préférence au papier, car s'il y a processus de sacralisation, il y a en même temps processus de désacralisation pour l'artiste. En imprimant son empreinte sur ce dont le temps aura raison, l'artiste désacralise sa propre identité, elle la rend aussi palpable et réelle qu'éphémère ; en accordant une lourdeur historique, charismatique nous disions plus haut, à la matière, elle offre par la même une certaine légèreté à son propre être, elle le rend à une sorte d'oubli. Là sans doute se comprend mieux l'idée de méditation, ou de pratique méditative ; c'est comme si quelque part, par ce transfert de responsabilité, Musiol se délestait de sa propre identité sans pour autant la renier. Elle s'autorise à voir détruire la feuille qui porte sa trace la plus immédiate, la plus vivante. Weight voit donc en quelque sorte s'exprimer trois poids différents avec l'empreinte : le poids d'un Je individu, pouvant mener à l'expression du poids d'un groupe d'homme le Nous, et le poids du temps placé en regard de la courte durée de vie d'une feuille de papier ou de carton. Tout cela fait de manière calme, méditative, presque contemplative par l'artiste. Un triple poids qui au bout du raisonnement débouchent sur une étonnante légèreté retrouvée. L'œuvre fonctionne en quelque sorte comme un souffle libérateur, le titre lui-même participe en quelque sorte à cet élan en devenant une sorte d'ex-voto ou de libération par la parole et la verbalisation. Weight est en définitive une manière de se défaire de son poids.





Weight 2015 - ink on paper - 298x21cm

LA RIGUEUR DANS LES IDÉES.

Au départ c'est un peu amusés que l'on s'approche du travail de l'artiste, sa clarté nous fait croire notre première impression pour vraie. Mais, comme nous l'avons vu, bien vite le travail proposé par l'allemande se révèle être d'une complexité riche, et forte. C'est une maîtrise réelle de son art qui se dégage de la série Weight de Musiol : une œuvre sans doute, assurée, sans pour autant être arrogante et boursouflée de certitude. Bien que le regard ne soit pas pris en compte au moment de la création, celui-ci n'est pas pour autant chassé et mis à distance par l'artiste, il est tout simplement invité à véritablement regarder, à s'interroger, et à accompagner le temps d'une brève méditation et quelques questions l'artiste dans son cheminement. Mais tout ceci n'est rendu possible que par une formidable rigueur, cette rigueur qui de prime abord ne se devine pas, et qui est pourtant centrale. Nous avons de manière froidement académique, et superficiellement scolaire, divisé l'indivisible ! Par le truchement analytique du titre nous avons pris le temps d'abord de nous focaliser sur la forme, puis sur le fond. Il est évident qu'il s'agit ici d'une prestidigitacion pour gagner en clarté car comme nous

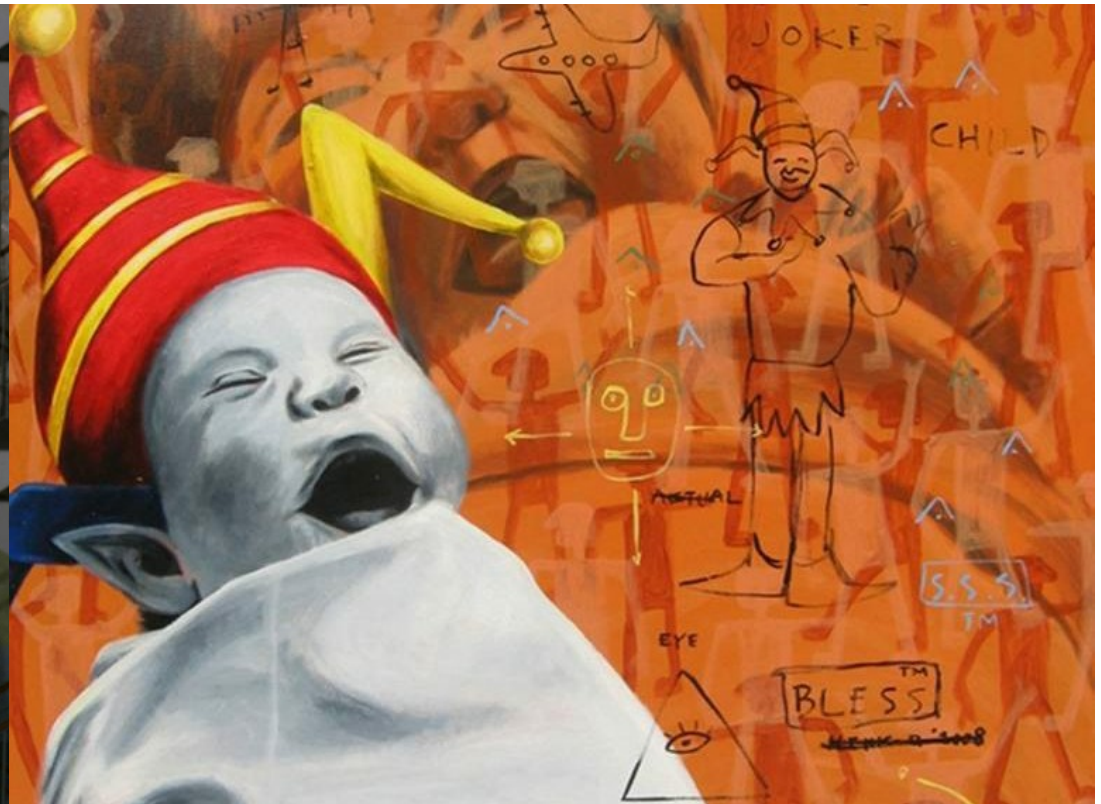
l'avons répété, mais insistons, dans cette série Alice est autant l'artiste, que son sujet, et que son médium. Si l'empreinte est son sujet, c'est aussi le moyen de réaliser l'œuvre. Il y a une profonde concordance entre d'une part la manière de représenter et d'autre part ce qui est représenté, une unité qui rend inséparables fond et forme, unis par une gestuelle qui vient non seulement s'intégrer à l'œuvre, mais la réaliser pleinement. Tout cela, on ne le devine pas au premier regard, et pourtant cela saute aux yeux après s'y être penchés quelques minutes.

C'est peut-être cette rigueur qui permet l'élaboration d'un auto-portrait qui n'en est pas un, ou qui en est trop un. Un auto-portrait qui malgré le titre offert, reste d'une légèreté implacable et d'une honnêteté foudroyante car justement il ne s'impose pas, se laisse deviner, courtiser par une curiosité réelle. Si dans les premiers instants, on peut être désarçonnés par l'œuvre proposée, sa rigueur permet de s'y accrocher, et d'en deviner une substance plus grande que le simple papier. Une substance qui peut faire dire en conclusion : justement, il ne s'agit que d'empreintes ! Tout cela tient peut-être dans un paradoxe que nous avons touché du doigt mais pas réellement développé : l'empreinte utilisée dans la série est abstraction autant que figuration, et obligés dès lors de prendre médium et symbole en compte, nous ne pouvons que dire : éphémère et immortel, abstrait portrait, d'une rigueur remarquable !

Laisser un commentaire

Votre adresse de messagerie ne sera pas publiée. Les champs obligatoires sont indiqués avec *

LAISSER UN COMMENTAIRE





© Copyright 2017 CHARDON MAGAZINE • Designed by MotoPress • Proudly Powered by WordPress